

## CHAPITRE 1

# Hypervigilance

Alors que les hommes venaient me rejoindre et se déployaient, je me suis rappelé que j'étais arrivé au poste de l'arrondissement Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge, rue de l'Église, à 15 h, avec un sentiment d'ennui devant l'ensemble des tâches administratives qui m'attendaient. J'étais le superviseur de l'arrondissement et, en me rendant au travail, j'avais pu constater que les rues étaient vides.

C'est vrai qu'il faisait froid, environ moins vingt degrés, mais ce dimanche était désespérément calme et je m'étais dit qu'il devait y avoir une partie de hockey pour qu'on observe une telle absence d'activité.

Las des tâches que je devais exécuter, je m'étais mis à remplir mes papiers quand le premier appel au 9-1-1 est entré pour signaler un coup de feu. Je n'ai pas réagi en entendant le message. Des signalements semblables nous parviennent souvent. Neuf fois sur dix, ce n'est pas fondé, surtout les soirs de grand froid quand un transformateur électrique explose en haut d'un poteau...

Quelques secondes plus tard, cependant, toute mon attention était sollicitée. J'ai entendu la répartitrice du centre de Beauport dire à la radio : « On est tous sur des 9-1-1 ! » Elle a repris immédiatement : « Appel fondé ! Victimes multiples ! »

Le temps que je me lève pour dire que je me rendais illico à la mosquée, le standard débordait d'appels. Un véritable tsunami téléphonique !

Dans la voiture que je conduisais à toute vitesse, les infos ne cessaient de déferler sur l'écran, mais, dans ma course folle, je n'avais aucune possibilité de lire ce qui s'y écrivait. J'ai demandé de l'aide par radio et une policière, à l'autre bout de la ville, est intervenue pour me lire au fur et à mesure ce que les répartiteurs nous envoyaient. Plus j'approchais de la mosquée, plus sa lecture confirmait mes craintes : elle parlait de multiples coups de feu, de victimes potentielles, etc.

À la répartition, d'autres appels entraient. Une femme était complètement terrorisée. Un homme parlait aussi fort qu'elle dans le combiné, lui aussi dans un état de panique frisant l'hystérie. Le répartiteur essayait de garder son calme, mais il ne parvenait pas à raisonner ces personnes.

« Les policiers sont en direction. On arrive, ce ne sera pas long ! »

Et il se faisait répondre : « Y a des blessés. Des morts, des morts ! S'il vous plaît ! »

Ça me donnait une idée de ce qui se passait là-bas, même si je ne pouvais en prendre la juste mesure.

Je suis arrivé le premier sur les lieux. Je devenais donc automatiquement le commandant de la scène. Heureusement, j'avais une formation acquise sur différents

continents qui me permettait de répondre adéquatement à la situation. J'y reviendrai. En sortant de la voiture, j'en étais à établir ma tactique quand j'ai vu l'arme longue au sol et ce type penché sur deux corps dont l'un paraissait encore vivant. C'est ce suspect, Mohamed Belkhadir, qu'on interceptera le premier avant d'entrer dans la mosquée.

Pour une personne inexpérimentée, tout ça peut sembler se dérouler sur une longue période. Mais j'avais quitté le poste de police à peine deux minutes auparavant... Et là, on se trouvait à l'intérieur de la salle de prière en train d'essayer de maîtriser la situation.

La crainte que j'avais (et je n'étais pas le seul de mon équipe à y penser), c'est que le ou les tireurs soient encore présents dans l'édifice.

On était alors six policiers à l'intérieur de la mosquée et on est parvenus, à force d'ordres et de demandes insistants, à contrôler les survivants. C'était clair qu'il y avait des blessés et des gens traumatisés qui réagissaient moins bien et plus lentement, mais dans l'ensemble ils ont tous coopéré.

La première étape, pour nous, était de neutraliser le ou les tireurs dans cet édifice qui comprenait un sous-sol et un étage. La salle de prière était vaste, mais, à première vue, le tireur avait commis son crime et il était parti. Mais où était-il allé? En haut? En bas?

Il y avait une petite pièce attenante, sans porte, qu'on a prudemment examinée. À l'intérieur, il y avait des adultes couchés sur des enfants pour les protéger. On leur a demandé de sortir et de rejoindre les autres, ce qu'ils ont tous fait en tremblant.

Des traces de sang sur le plancher nous ont incités à nous diriger vers le sous-sol. En ouvrant la porte qui nous

permettait de descendre, nous avons été surpris : trois personnes en sont sorties, en état de panique totale. Il a fallu prendre quelques secondes pour les convaincre d'aller rejoindre les autres et de s'allonger sur le plancher.

Nous étions maintenant quatre policiers à descendre dans un sous-sol comportant de nombreuses pièces. Il y avait des portes partout et un escalier à chaque extrémité du corridor.

« Une par une, messieurs... Et qu'il y en ait un qui protège nos arrières ! »

Deux autres personnes sont venues nous rejoindre, Francis Simard et sa collègue.

Notre fouille des pièces progressait doucement, sans que nous perdions de vue les traces de sang qui nous avaient conduits ici. En suivant cette piste, nous sommes arrivés à une petite salle de classe dans laquelle se trouvait, tout au fond, une garde-robe clairement désignée par la suite de taches. Avec précaution, on a ouvert la porte pour y découvrir un homme gravement blessé qui saignait abondamment. On l'a doucement extirpé de là et Francis a décidé de s'en mêler :

— Ça va, je m'en occupe. Il est touché à l'artère fémorale. Si on ne fait rien tout de suite, il va se vider de son sang ! »

Sans ajouter un mot, Francis a attrapé une courroie qui traînait sur le sol et a entrepris de faire un garrot pendant qu'on sécurisait le restant de la pièce. À un certain moment, mon collègue s'est levé et s'est mis à regarder partout, cherchant quelque chose. Il s'est soudain dirigé vers une fontaine et a arraché un tube souple à l'arrière de l'appareil avant de retourner auprès du blessé et de doubler le garrot afin de tenter de stopper l'hémorragie.

Faut croire qu'il a fait un bon travail parce que, heureusement, cet homme a survécu...

Notre fouille se poursuivait quand nous avons entendu des pas dans l'escalier, à l'autre extrémité du corridor. Est-ce que le ou les tireurs pouvaient nous prendre en souricière ? C'était plutôt une autre équipe policière qui arrivait, menée par le maître-chien Sylvain Fortin, un policier aguerri qui a bien pris soin de s'identifier clairement avant d'apparaître dans le corridor. Cette méthode n'est pas un luxe : on a déjà vu des policiers tirer sur des confrères parce qu'ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.

Sans l'action de Sylvain, on aurait eu chaud.

On s'est partagé la fouille du couloir sans rien trouver jusqu'à ce qu'on se heurte à une porte avec un cadre de métal qu'il nous était impossible d'ouvrir. Même avec nos coups de pied, elle ne bougeait pas d'un millimètre...

Nous avons laissé deux policiers sur place en leur recommandant de se tenir en retrait. Une porte peut être très solide, mais, à moins qu'elle ne soit blindée, elle peut difficilement empêcher des projectiles d'armes à feu de passer à travers. Il fallait être prudent. Dans le cas qui nous occupait, nous savions tous qu'il faudrait un bélier pour l'ouvrir et enfin savoir ce qu'il y avait derrière... Le Groupe tactique d'intervention s'en occuperait plus tard.

La fouille que nous exécutions était assez sévère, mais elle n'était pas exhaustive. Personne ne peut prétendre que chacun des recoins avait été fouillé, mais notre démarche nous a laissés croire que le sous-sol était sûr à cet instant. Le ou les tireurs n'étaient pas ici !

Une fois revenus au rez-de-chaussée, ce qui constituait maintenant notre « point zéro », nous avons constaté que

les policiers s'occupaient des victimes les plus mal en point en stabilisant les blessés et en les transportant ensuite à l'extérieur pour les confier aux paramédics.

Il nous restait à visiter l'étage. Alors qu'on entreprenait l'ascension, un appel de la répartitrice nous informait qu'il y avait là-haut des gens paniqués avec qui elle discutait au téléphone au même moment.

— Bien reçu. Faites-leur savoir que c'est une question de secondes avant que nous soyons là. Demandez-leur de lever les mains en l'air.

Quelques secondes plus tard, nous nous retrouvions devant eux et nous les dirigeons vers la salle de prière, où ils se sont rendus les bras toujours tendus avant de se coucher au sol. La répartitrice, compte tenu de leur état de panique, avait fait du bon travail, puisqu'ils ont docilement obéi à nos consignes.

De nouveau, on a entrepris la fouille systématique de l'étage où se trouvaient plusieurs pièces, donc de nombreuses cachettes potentielles pour le ou les agresseurs. Nous avons découvert un système de caméras de surveillance.

— On a tout sur vidéo... On va au moins pouvoir savoir ce qui s'est passé, ai-je dit.

Mais, au même moment, on a aussi trouvé une autre cage d'escalier qui, condamnée, servait d'entrepôt. L'endroit était idéal pour établir un guet-apens et nous ne le savions que trop bien.

— On pourrait utiliser le chien pour fouiller l'endroit. Il est dans mon camion, me lança Sylvain Fortin, le maître-chien.

— Bonne idée. Je vais laisser deux gars ici pour surveiller, le temps que tu reviennes.

Le chien n'hésiterait pas à entrer dans cette cage d'escalier et, si quelqu'un s'y trouvait, je lui aurais fortement conseillé de quitter sa cachette. Il était féroce...

L'étage était enfin sécurisé. Suffisamment pour nous laisser travailler sans crainte, du moins pour l'instant.



## CHAPITRE 2

# Appel du tireur

Aidant grandement à la procédure habituelle, un des policiers a divisé la salle de prière en deux parties. D'un côté, il y avait les croyants et les blessés qui n'avaient pas encore été fouillés, et de l'autre, ceux qui l'avaient été. Une zone sécurisée et une zone non sécurisée dans lesquelles s'affairaient inlassablement les policiers et les paramédics, dirigeant leurs interventions vers les cas les plus graves.

La salle était aussi jonchée de cadavres. J'observais tout cela quand j'ai croisé le regard complètement absent d'une petite fille de sept ou huit ans. Elle ne pleurait pas, ne criait pas. En fait, elle était tétanisée et totalement silencieuse, se contentant d'offrir un regard vide à ceux qui s'arrêtaient pour lui prêter attention. Elle était dans un état de choc comme je n'en avais jamais vu. Et pourtant, j'en avais vu d'autres...

Un des enquêteurs, Stéphane Boulianne, a fait son entrée dans la salle et s'est dirigé droit vers moi. En un souffle, je lui ai décrit les procédures exécutées.

— Il faut que tu saches qu’il y a un système de vidéosurveillance en haut. Ça devrait nous expliquer ce qui s’est passé. Et puis, il y a elle, lui ai-je dit en pointant la fillette.

Tournant la tête vers l’enfant, Stéphane a froncé les sourcils.

— Il va falloir s’en occuper à part. Elle a une commotion trop intense.

— OK, m’a répondu Stéphane. J’en fais ma priorité.

Et il s’est dirigé vers l’homme qui semblait protéger la petite.

Plus tard, j’apprendrai que cet homme était un ami du père de l’enfant. Le père se trouvait parmi les blessés, ce que j’ignorais à ce moment-là. Plus tard, on me dira qu’il a survécu.

La scène, avec tous ces blessés identifiés d’un carton rouge ou jaune, selon la gravité de leur état, ces cadavres portant un carton noir et ces différents uniformes qui s’agitaient partout, avait quelque chose de dément. Comme un hôpital de guerre improvisé et sans soldats. Juste des victimes. Les cartons permettaient aux paramédics de faire le tri le plus juste possible.

Je demeurais sur mes gardes, même si la visite complète de la maison m’avait rassuré. J’ai remarqué que l’odeur de soufre que dégagent les munitions d’armes à feu s’estompait lentement.

Les membres du Groupe tactique d’intervention (GTI) ont fait leur entrée dans la mosquée. En deux mots, je leur ai expliqué la situation et, rompus à de telles opérations, ils se sont immédiatement déployés. Eux allaient fouiller l’édifice de fond en comble et ils avaient l’équipement nécessaire pour ouvrir la fameuse porte avec un cadre de métal

qui nous bloquait l'accès à l'étage. Nous avons aussi un bélier, mais nous avons d'autres chats à fouetter !

On en était maintenant au retour vers l'humanité : la sécurité des lieux étant assurée, les blessés devenaient la priorité. Nous entamions le deuxième volet de notre intervention.

Un des policiers, le sergent Steve Corriveau, m'a fait savoir qu'il s'occupait de la gestion du périmètre de sécurité extérieur. Un véritable soulagement, car je n'avais pas eu une seconde pour réfléchir à cette question, même si je savais qu'il y avait assez de policiers à l'extérieur pour empêcher les curieux de s'approcher. Et parmi ceux-ci, il y avait, normalement, des journalistes et des photographes, des gens qui prennent plus de risques que le commun des mortels, surtout quand survient un événement majeur comme celui au centre duquel je me trouvais. D'ailleurs, en y pensant bien, les journalistes avaient dû arriver sur place presque en même temps que les policiers... Mais je n'en avais pas entendu parler. Zèle de discrétion de leur part ? Ou simple respect pour un lieu de culte ? Quoi qu'il en soit, pour l'instant, ils ne semblaient pas faire de vagues.

On m'a fait savoir par téléphone que le répartiteur Simon Labrecque était en discussion avec un type qui prétendait être l'auteur du carnage de la mosquée. On m'a aussi informé qu'une autre équipe du GTI se mettait en direction du pont de l'île d'Orléans, là où Simon avait convaincu son interlocuteur de s'arrêter et d'attendre la police. À ma connaissance, Simon n'avait jamais eu de cours de négociations, mais là, je devais admettre qu'il avait conduit son affaire de main de maître. Les membres du GTI en auront quand même pour une heure ou deux de discussions avec le tireur, sur place, pour obtenir sa reddition.